



HAL
open science

AVEC L'AUTRE La vulnérabilité en partage

Agata Zielinski

► **To cite this version:**

Agata Zielinski. AVEC L'AUTRE La vulnérabilité en partage. *Études : revue de culture contemporaine*, 2007. hal-03875012

HAL Id: hal-03875012

<https://hal.science/hal-03875012v1>

Submitted on 28 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVEC L'AUTRE
La vulnérabilité en partage
Agata Zielinski

S.E.R. | Etudes

2007/6 - Tome 406
pages 769 à 778

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-etudes-2007-6-page-769.htm>

Pour citer cet article :

Zielinski Agata , « Avec l'autre » La vulnérabilité en partage,
Etudes, 2007/6 Tome 406, p. 769-778.

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Avec l'autre

La vulnérabilité en partage

AGATA ZIELINSKI

« **B** IEN avec vous », « bien avec toi »... suit le paraphe. Carte pour s'associer à la joie d'une fête, lettre de condoléances, messages électroniques d'encouragement. A quoi s'engage le signataire ? Qu'est-ce que j'engage de moi dans une telle formule, lorsqu'elle n'est pas simple formalité ? Un souhait pour l'autre : qu'il aille bien, qu'il soit heureux, que lui soit donné courage. Et, à travers ce souhait, quelque chose de moi se fait jour : le souci pour autrui qui me met en lien avec lui. Proximité d'une sollicitude dans la distance des lieux, des jours, des conditions. « Bien avec vous » : l'indice d'une capacité à être affecté par autrui, disposition à s'exposer à la vulnérabilité de l'autre, où je découvre ma propre vulnérabilité. « Bien avec toi » : esquisse de la rencontre de l'autre à partir de ma propre vulnérabilité.

Pas sans les autres

Etre *avec* ou ne pas être, est-ce là la question ? D'un côté, la « folle solitude » ; de l'autre, l'éparpillement du sujet dans la foule – foule des *méls*, foule de travail, foule de rendez-vous, foule indistincte du métro, foule accaparante des connaissances,

Agrégée de philosophie. Enseigne dans l'académie de Créteil. Bénévole à la Maison Médicale Jeanne-Garnier (Paris). A publié récemment, aux Presses Universitaires de France, *Levinas. La responsabilité est sans pourquoi*

foule de trucs à faire, foule sentimentale, foule de préoccupations... Où suis-je? Où est le sujet? Suis-je seul? Suis-je « sans »? Et si je ne suis « pas sans » les autres – s’il n’y a pas de « moi d’abord isolé et séparé des autres¹ », si « l’être-là est essentiellement et en lui-même être-avec-autrui² » –, comment suis-je avec eux?

Il y a là, autour de moi, d’autres comme moi, avec qui je partage ce monde. Je suis *parmi* les autres. Tout m’expose à être en relation. Affaire de côte-à-côte. Fuir, éviter: toujours possible. Mais jusqu’où puis-je faire comme si j’étais seul au monde, sans les autres? Je ne suis *pas seul* au monde. Le monde ne s’offre pas qu’à moi. Bien forcé de partager ma place au soleil, qui ne brille pas uniquement pour moi. Même si je ne suis occupé que de mon lopin de monde, j’y croise les autres, qui le traversent, l’habitent aussi, y cultivent leurs propres préoccupations. C’est à partir de ce monde à bâtir et habiter qu’ils se présentent à moi. Même du fond de leur absence, leur place vide me les signale encore. Que l’autre s’absente, qu’il parte, et ma tristesse ou ma joie ou les deux mêlés, sont encore pour moi une manière de me rapporter à lui. Il est à l’horizon de mon monde. Avec lui, le monde est toujours partagé. Même seul, je ne suis *pas sans* les autres.

Autrui ne m’est pas comme un stylo ou un ordinateur: que ceux-ci viennent à manquer, j’enrage, mais je fais en sorte de réparer ou remplacer. Le souci face aux choses n’est pas le souci pour autrui³: préoccupation contre sollicitude. Dans l’un je m’épuise besogneusement, dans l’autre me voici décentré: le monde s’organise autour d’un autre que moi-même et, ce faisant, s’élargit de façon inattendue. Autrui m’offre un point de vue inédit sur le monde familial.

Autrui m’échoit en partage. Nos existences engagées dans le monde sont amenées à se rencontrer. Mais « être avec » dépasse la simple coexistence, qu’elle soit pacifique, belliqueuse ou indifférente. Dans la rencontre singulière qui me met avec lui, *mon existence est engagée envers autrui*. Cet engagement de mon existence – dont je n’ai pas nécessairement conscience, que je n’ai peut-être pas voulu – me fait être d’une certaine façon auprès de lui. Qualité particulière de la visée relationnelle. Même les vécus perceptifs sont affinés; la qualité d’attention aux signes infimes du besoin, de la tristesse ou de la joie se développe. De tout mon être, me voici à considérer l’autre pour ce qu’il est, et non pour ce que je voudrais qu’il soit, le meilleur ou le pire.

1. Heidegger, *Être et temps* (SZ), Gallimard, 1964, p. 147.

2. SZ., p. 152: « Être seul est un mode déficient de l’être-avec-autrui (*Mitsein*). » L’être-avec-autrui est une réalité originelle et la solitude présuppose la relation à autrui.

3. Cf. SZ, p. 153.

Ni à côté, ni faire ensemble, ni faire pour l'autre

Certaines langues distinguent un sens spatial et un sens existentiel du verbe « être ». Mais une proximité existentielle ne se satisfait pas d'une proximité physique ou géographique. « Etre à côté » ne suffit pas à définir « l'intentionnalité relationnelle » dont il s'agit ici, relation où l'existence est engagée, peut-être malgré soi. Le contraire d'« être avec » n'est pas d'« être sans » les autres ; ce serait plutôt d'être à côté, dans une proximité occasionnelle, une distance polie, un lien tenant dans et par les choses du monde : rapprochements fortuits, offerts par les circonstances passagères comme la promiscuité des transports en commun, ou durables comme la vie professionnelle. Rien de ces proximités n'indique que mon existence soit affectée par l'existence d'autrui, que l'autre soit perçu dans sa « densité » existentielle, dans sa joie ou sa peine, dans son propre souci. Cette proximité de « côte à côte » maintient une distance : la relation « ne prête pas à conséquence », ne modifie pas l'être du sujet. Etre à côté ne m'engage pas envers autrui, ne bouleverse pas mes plans ; je n'y donne que ce que j'ai décidé de donner. Proximité de réserve.

La qualité de relation que nous essayons de décrire n'est pas non plus l'engagement commun dans une même tâche ou pour une même cause : ce n'est pas « l'être ensemble » mobilisé de la solidarité. *L'être ensemble* se constitue autour d'une préoccupation partagée, et trouve son fonds commun dans une visée extérieure, dépassant les sujets qu'elle rassemble : ce sera aussi bien les forces mises en œuvre sur un chantier, la cohésion d'une équipe sportive en vue de la victoire, le souci du bien commun et d'une société plus juste poussant à s'engager en politique, ou encore l'idée de paix rassemblant les acteurs d'une association. Ici, la préoccupation concerne des choses du monde observables, sinon quantifiables. Elle se donne à voir dans une action commune, qui peut se mesurer à ses effets, aussi minimes soient-ils. Action qui se veut efficace, qui cherche à transformer le monde, concrètement ou symboliquement.

La relation qui me fait *être avec* ne se présente pas nécessairement avec une efficacité repérable. Elle trouve son fondement *dans les sujets eux-mêmes*, et non dans un objet commun – même si une visée commune peut soit être l'occasion

d'une telle rencontre, soit en découler. Mais « être avec » n'est pas « faire » ensemble.

Ni même « faire » pour l'autre. Il ne s'agit pas de se substituer à autrui, même dans la louable intention de lui venir en aide⁴. Ne pas priver l'autre de son *souci*, en le prenant sur soi ou en le résolvant à sa place. Voilà qui serait lui faire violence : je prends la place d'autrui, qui devient dépendant de moi, assujéti à ce que je veux pour lui, oppressé par mes bienfaits. Car *l'attention au souci* ne se résume pas à l'aide – au sens où l'aide porte aussi sur les « choses » du monde. Dans la relation d'aide, j'apporte quelque chose dont je suis détenteur à celui qui en est démuné. Mais « être avec » nous garde d'une telle asymétrie : ni « à côté », ni « au-dessus ». Si j'apporte quelque chose, c'est ma propre existence.

L'attention portée au souci d'autrui peut devenir *souci pour autrui*, sollicitude – tous ces aspects que valorise le verbe anglais *to care*⁵ : « dimension relationnelle d'une sensibilité qui identifie comme telles les sollicitations » et peut apporter une réponse pratique à un besoin particulier⁶. « Être avec » présuppose cette capacité d'attention, mais ne se réduit pas au soulagement des besoins, à une activité ayant l'autre pour objet, ou pour finalité son bien-être. « Être avec » n'est pas nécessairement agir. La relation ne s'évalue pas au nombre des activités mesurables – pas même au temps passé en compagnie d'autrui : ce n'est pas la durée qui compte, mais une manière d'être en présence. Le rapport au temps est lui-même bouleversé : un instant auprès d'autrui peut ouvrir en moi une durée indéfinie ; je ne suis pas simplement tenu dans l'émotion de l'instant, mais travaillé, habité par la rencontre, malgré moi.

S'il y a bien une dimension de *care* dans l'« être avec », il faut la chercher du côté de l'attention portée au particulier, aux petites choses anodines qui colorent un rapport au monde : pas seulement les manques, mais aussi les « productions » de l'existence, tout ce qui nous y fait persévérer : la joie, et pas seulement le besoin. La « perception particulière des situations » qui y est en jeu est une attention qui doit se laisser dérouter : elle ne vise pas des signes déjà repérés, ne cherche pas simplement à reconnaître ce qui est déjà connu. Autrement dit, le sujet ne s'y expose pas seulement aux besoins de l'autre, mais à ses *désirs* – autrement plus difficiles à identifier, et requérant une réponse autrement plus délicate à inventer. Attention et exposition à l'existence même de

4. SZ p. 154 : « "L'assistance" peut s'efforcer d'ôter à autrui ses "soucis", de se préoccuper du service d'autrui au point de se substituer à lui. L'assistance se charge pour autrui de ce dont autrui aurait à se préoccuper. Celui-ci se trouve ainsi expulsé de sa propre place et n'a plus qu'à se retirer pour recevoir, après coup, la solution du problème ou, toute prête et disponible, la chose qu'il se préoccupait d'obtenir ; il n'a plus à se soucier de rien. Une telle assistance peut aboutir à mettre autrui en dépendance et sujétion, cette oppression demeurât-elle silencieuse et dissimulée à l'opprimé. »

5. Cf. *Le Souci des autres, éthique et politique du « care »*, dir. P. Paperman et S. Laugier, éd. de l'EHESS, coll. « Raisons pratiques », 2006.

6. *Le Souci des autres*, op. cit., p. 11.

7. Cf. Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Folio/essais, p. 300 : « Les amis, les amants... s'approuvent mutuellement d'exister. »

l'autre, au fait de son existence. Tout simplement, être avec, c'est d'abord *approuver le fait même pour l'autre d'exister*⁷.

La sensibilité en jeu ici n'est pas seulement l'identification des besoins que l'on peut soulager, ni l'acte de leur porter remède. Capacité à percevoir ce qui est important pour autrui, elle est attention aussi à ce qui ne peut obtenir de réponse efficace par un geste portant à l'autre les choses du monde qui lui font défaut. Ce n'est pas offrir quelque chose, c'est s'offrir soi-même – s'exposer, et être prêt à y perdre quelque chose de soi, de son assurance. S'exposer à l'insaisissable désir de l'autre.

Exposition à autrui

Quel est ce « fonds commun » qui donne sa coloration particulière à une relation de proximité, où l'existence des sujets est engagée ? Qui est préoccupé de quoi dans une relation où ce qui est en jeu n'est pas une cause commune, mais les sujets eux-mêmes ? C'est mon existence qui est engagée – exposée –, et c'est l'existence même de l'autre qui est en jeu dans cette relation. « Etre avec » : avoir donc le souci de l'existence de l'autre, et ce à partir de ma *capacité à être affecté par lui*. Même si autrui m'affecte *malgré moi*, me découvrant une forme de « passivité primordiale⁸ », c'est en réponse à cette « affection » première que, de moi-même, je me tourne vers autrui. Je suis d'abord touché par l'autre, par sa seule présence, sa seule existence – même dans l'absence physique ; comme s'il fallait assumer cette « affection » par l'autre pour engager quelque chose de moi, pour que la volonté prenne le relais. Ma propre existence est modifiée, sans que je l'aie d'abord voulu, par le simple fait de l'existence de l'autre. Sans la reconnaissance de cela, je reste indifférent, « à côté ». Comment se manifeste cette expérience d'« être affecté » ?

8. Cf. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (AE), Livre de Poche, p. 93.

Surprise. Me voici débordé par l'existence d'autrui, la manière dont il se présente devant moi « dépassant l'idée de l'autre en moi », visage inattendu. Impression que quelque chose s'est introduit dans ma vie par effraction, sans que j'aie rien demandé, et sans quoi je ne peux plus être désormais. Autrui, « comme un voleur », s'est trouvé une place dans mon existence. Levinas parle d'*obsession* ; Merleau-Ponty écrit : « *Les autres me hantent*. » Cet autre habite désormais mon existence.

Je ne peux plus faire comme s'il n'existait pas. Autrui, événement dans le fil de mes jours, vient en bousculer le déroulement tranquille. « Eveil et dégrisement par cet Autrui qui ne me laisse jamais tranquille⁹. » C'est à partir de cette « intranquillité », de ce surgissement impromptu, que je serai *avec*.

9. Maurice Blanchot, *Pour l'amitié*, Farrago, Tours, 2000.

Emotion en moi, dont autrui est la cause, peut-être plus forte que ce que je pouvais supposer : me voici dépassé par un élan d'amour ou de haine. Mais la seule émotion ne suffit pas non plus à me faire entrer en relation ; le sentiment d'attachement ou d'affection ne permet pas de définir une qualité de relation, ni une réponse adéquate. Par ailleurs, la brutalité de l'affect (peur, dégoût, sentiment d'être menacé...) peut avoir pour effet la répulsion, conduire à la fuite, entraîner une mise à distance, voire une rupture de la relation. L'ébranlement d'une peine peut me laisser paralysé. Je peux encore m'engluier dans l'affect en y demeurant, en jouir en le retournant vers moi : sentimentalisme ou jouissance, illusion de vivre quelque chose par procuration. Autrui, prétexte d'un mouvement circulaire qui ne me reconduit qu'à moi-même, disparaît alors de mon horizon. Comment cette modification de mon existence *par* autrui me retourne-t-elle *vers* autrui ?

Empathie. Me voici caisse de résonance pour les émotions de l'autre. Je ressens quelque chose de la manière dont autrui lui-même est affecté par le monde – comme en écho. Il y a *en moi* un sentiment, une tristesse, une peur ou une joie qui n'est *pas de moi*, qui a autrui pour cause. Il y a cette fragilité qui pourrait être la mienne, mais qui n'est pas mienne. Ce n'est pas (nécessairement) ressentir l'émotion d'autrui, mais être affecté par son émotion¹⁰ : à son émotion, je réagis par ma propre émotion et ma tentative de comprendre la sienne. Ce n'est pas se projeter en l'autre, s'imaginer à sa place, comme pour jouer en soi-même son émotion. Ce n'est pas une « identification affective¹¹ », par laquelle je m'approprie indûment l'existence de l'autre, risquant de le faire en quelque sorte disparaître ou de l'instrumentaliser, de le ramener à moi. Cet ébranlement ne nous fait pas disparaître l'un dans l'autre. Sensible à ce qu'il ressent, je ne ressens pas à l'identique. Sa souffrance n'est pas la mienne, ni sa joie, ni l'expérience du monde, ni l'épreuve de soi. J'éprouve en même temps mes propres limites à prendre part à ses sentiments et à les comprendre. Jamais je ne suis à sa place.

10. Cf. Max Scheler, *Nature et formes de la sympathie*, p. 55, note 1 : « Nous ressentons la qualité de la souffrance d'autrui sans souffrir avec lui ; et nous ressentons la qualité de la joie d'autrui sans nous réjouir de sa joie. »

11. Max Scheler, *op. cit.*, p. 69 : « C'est un cas limite, non seulement parce que mon *moi* considère inconsciemment comme étant sien un processus circonscrit appartenant à une autre personne, mais aussi et surtout à cause de l'identification complète qui s'effectue... entre mon *moi* et un *moi* étranger. »

Décentrement. Je ne suis plus le centre du monde, le monde environnant soudain s'élargit, les frontières du familier s'estompent et l'étrangeté s'installe. Moment de crainte et de tremblement. Mes habitudes sont mises en cause, mon être au monde s'est déplacé. « Mais toi, mon familier, mon intime », soudain étranger. Autrui est là, et je ne suis plus maître dans ma propre demeure. Présence déroutante. Voici mon attention mobilisée par autrui, jusque dans l'étrangeté de cette émotion en moi qui ne vient pas de moi. Cette autre existence soudain compterait-elle plus que la mienne ?

Comment l'affection par autrui me tourne-t-elle vers lui et me permet-elle d'entrer en relation ? C'est d'abord reconnaître avoir été affecté et l'accepter. C'est laisser jouer les facultés de la mémoire et de l'entendement, et encore la volonté. L'empathie devient résolue, éclairée par la capacité à nommer, c'est-à-dire aussi à tenter de penser ce qui arrive. Affectivité et compréhension. Ne serait-ce que pour reconnaître que la rationalité a été bouleversée, qu'autrui dépasse mes catégories, mes attentes, mes idées sur lui et pour lui. Du haut de mon savoir, je ne sais plus ; du haut de mon pouvoir, je ne peux pas ; du haut de ce que j'ai, me voici déposé. Affecté : éprouvé. Autrui est une épreuve pour moi-même. Face à lui, je découvre ma propre impuissance. Je ne maîtrise pas tout : ni lui, ni moi, ni la relation – limites éprouvées à ma tentation de toute-puissance.

Et c'est peut-être là que je commence véritablement à *être avec*. Non à partir de ce que j'ai ou de ce que je sais, mais à partir de ce que je ne sais pas, de ce que je n'ai pas, de ce que je ne peux pas. Capacité à être affecté qui révèle en même temps mon incapacité à comprendre, saisir, anticiper, donner, à faire le bien. Exposition à l'autre qui me laisse démuni.

La commune vulnérabilité

Comment cette attention au souci d'autrui ne vire-t-elle pas en pitié ou en condescendance ? Qu'est-ce qui la préserve de l'asymétrie ? A l'asymétrie vient s'opposer le « fonds commun d'humanité » : la condition de « l'être avec », n'est-ce pas de rencontrer autrui à partir de ce que nous avons en commun, c'est-à-dire la vulnérabilité ?

La vulnérabilité est cette capacité à être affecté, exposé à la blessure du monde et à l'existence même d'autrui — éprouvée dans le corps et dans la conscience, à ce point où le bouleversement ne me retourne pas sur moi-même, m'ouvre à une autre existence. Je fais l'expérience d'être vulnérable à l'existence d'autrui, affecté par ce qu'il est. Et ce qui m'apparaît d'autrui et qui me touche, c'est sa propre capacité à être affecté par les choses du monde, les événements, les autres... ce qui survient dans sa propre existence. Je le découvre vulnérable, je me découvre vulnérable. « Le Moi, de pied en cap, jusqu'à la moelle des os, est vulnérabilité¹². » Je ne peux véritablement rencontrer autrui qu'à partir de ma propre vulnérabilité, alors même que je suis affecté par la sienne. Si les vécus de notre expérience du monde demeurent incommensurables, la capacité à être affecté par ce qui est extérieur nous est commune. Vulnérables l'un à l'autre, vulnérables l'un par l'autre. « Etre avec » n'est pas seulement « exposition à l'autre », mais aussi, et dans un même mouvement, « découverte risquée de soi¹³ » : nos existences exposées l'une à l'autre. Même s'il n'y a pas réciprocité effective, celle-ci doit être possible; rien dans la relation ne doit venir l'empêcher. Autre manière de m'exposer à l'autre: consentir à ce qu'il veuille bien être avec moi, qu'il devance mon propre souci. Condition qui empêche l'asymétrie où l'un ne fait que donner et l'autre recevoir.

Si « être avec » est une *disposition* qui demande à s'exercer, c'est sans doute à partir de la commune vulnérabilité: attention à celle de l'autre, mais aussi à ma propre vulnérabilité comme moyen de rencontre authentique d'autrui. C'est à partir de la reconnaissance de ma vulnérabilité que je peux engager mon existence; engager mon existence pour « devancer autrui dans les pouvoirs de sa propre existence », pour lui « restituer authentiquement ses soucis¹⁴ ». Qu'est-ce à dire, sinon espérer pour lui le meilleur, parier sur lui. Parier qu'il est capable du meilleur, qu'il peut *choisir et rechoisir la vie*, même si l'existence lui est difficile. Prendre appui sur tout ce qui en lui désire la vie. Devancer le désir de la vie en l'autre: y être attentif pour lui lorsqu'il semble disparaître. L'espérer, contre toute espérance. Se tenir auprès de l'autre dans son désir de vie – même et d'autant plus lorsqu'il est ténu –, à partir de mon désir de vie. Accompagner l'autre dans la marche de son désir. Que son existence lui soit désirable.

12. Levinas, *Humanisme de l'autre homme*, Livre de Poche, p. 104.

13. Levinas, AE, p. 82.

14. SZ p. 153-154: « Il y a... la possibilité d'une assistance qui ne cherche pas tant à se substituer à autrui qu'à le devancer dans les pouvoirs de son existence, et ce, non pour le déposséder de ses "soucis", mais pour les lui restituer authentiquement. Cette assistance, qui concerne essentiellement le souci authentique, c'est-à-dire l'existence de l'autre, et non pas un quelque chose dont il se préoccupe, aide autrui à se rendre lucide et libre pour son souci. »

Autrui « nous affecte de joie ou de tristesse¹⁵ »

15. Cf. Spinoza, *Ethique*, III, prop. XV, scolie.

« Être avec », dans le désir de la vie, invite à être attentif à tout ce qui tend vers la joie ; or, la langue ne nous donne de mot que pour dire la proximité dans la souffrance. Certes, s'il s'agit d'être avec autrui dans sa souffrance, à partir de ma propre vulnérabilité (et cette reconnaissance que sa souffrance n'est pas mienne, même si j'en trouve en moi quelque écho), il faut bien parler de *compassion*. M'exposer à la souffrance de l'autre, en être affecté, répondre en offrant une présence : mon corps, une main, un mot, le pain, le silence (c'est qu'« être avec » n'est pas bavard : c'est aussi pouvoir se taire ensemble – l'estime d'autrui doit pouvoir offrir cela aussi)... Car c'est là que se joue « la vie humaine avec le quotidien des corps, l'affection et ses ratés¹⁶ » : tout ce qui nous fait éprouver la présence de l'autre. Se rendre présent : une façon d'offrir son corps. Corps à corps. Pas la lutte, mais offrir sa propre présence à la présence de l'autre – cela n'est pas sans le corps. Mon existence corps et âme engagée dans cette relation ; et je n'en ressors pas indemne. Le combat est pour moi, en moi. Transformé par l'autre, peut-être jusqu'à m'avouer que quelque chose de moi est vaincu par la souffrance qui se présente là. Vérité de ce que je suis.

16. *Le Souci des autres*, op. cit., p. 12.

17. Max Scheler, op. cit., p. 268, note 3.

Faut-il pour autant donner raison au lyrisme d'un Jean-Paul Richter, cité par Scheler¹⁷ : « Si les hommes sont capables de compatir aux souffrances d'autrui, seuls les anges sont capables de se réjouir des joies d'autrui » ? Notre disposition à être affecté par autrui – la *sympathie*, au sens étymologique – ne serait-elle effective que du côté des « passions tristes » ? Ne sommes-nous affectés que par la souffrance, et pouvons-nous engager notre existence uniquement envers la souffrance d'autrui ? En français, comme en anglais ou en allemand, il existe un terme propre pour désigner l'être-avec-dans-la-souffrance : *compassion*, *Mitleid* en allemand. Scheler commente l'absence de mot pour dire l'être-avec-dans-la-joie. Il tente d'expliquer cette lacune par le phénomène de l'envie : nous aurions plus grande difficulté à prendre part gratuitement à la joie d'autrui qu'à sa souffrance, car la joie de l'autre est cause en nous de jalousie – celle-ci faisant obstacle entre autrui et moi. Scheler examine également la dimension pratique de la compassion, qui suscite des comportements d'aide, des « activités secourables », et acquiert

ainsi une valeur utilitaire et sociale. C'est en effet ce que mettent en évidence les philosophies du *care*.

Mais qui dira la « co-jubilation », la « co-réjouissance » que nous ne laisserons pas aux anges ? N'est-ce pas d'abord dans l'expérience d'approuver le simple fait de l'existence de l'autre que peut apparaître la joie, ma joie ? Joie qu'autrui soit ce qu'il est, joie devant cette singularité – avant même de chercher à être attentif à ce qui fait sa joie : se réjouir de son existence ; et, finalement, s'exposer à être avec lui dans la joie, une joie peut-être ténue, ou qui ne se sait pas encore. Se tenir près de la joie à venir, être attentif à ce qui pourra réjouir. Devancer l'autre dans sa joie. Même si ma propre couleur intérieure est au sombre, exposer mon existence à la tonalité de la sienne. *Me réjouir de la joie de l'autre*.

Notre vie commune – la compassion elle-même, l'accompagnement, le compagnonnage de l'amitié... – a tout à gagner de ce présupposé de « co-réjouissance ». *Etre avec*, jusque dans la joie, peut-être malgré soi. Apporter sa propre existence là où une autre s'est offerte par surprise. Ne pas savoir ce qu'il adviendra d'une relation nouée à partir de notre vulnérabilité.

« Il ne *sait* rien./Il est avec,/rien qu'avec¹⁸. »

18. Roger Munier, *Le Moins du monde*, Gallimard, 1982, p. 96.

AGATA ZIELINSKI